

MOIS
DE LA
PHOTO

GRAND
PARIS

SPACE ODDITY



MODULE #1

PHOTOGRAPHIES **THIERRY COHEN ● CEDRIC DELSAUX**
● VINCENT FOURNIER ● MARINA GADONNEIX ●
NOEMIE GOUDAL ● NICOLAS MOULIN ● FRANÇOIS
RONSIAUX

COMMISSARIAT **FRANCOIS RONSIAUX**

7 AVRIL -> 13 MAI 2017

VERNISSAGE VENDREDI 7 AVRIL 18:30

mac 1617
CRÉTEIL MAISON DES ARTS

**Entrée libre
du mardi au vendredi
10:30 – 18:00**

OUVERTURES EXCEPTIONNELLES

sa 8 avril 13:00-19:00

sa 22 13:00-19:00

di 23 13:00-19:00

**rencontre avec les artistes / cocktail / signature catalogue dès 15h
sa 6 et 13 mai 13:00 - 19:00**

Informations :

**Service de presse | Agence Myra 01 40 33 79 13 / myra@myra.fr
Maison des Arts | Anne-Mary Simon 01 45 13 19 09 amsimon@maccreteil.com**

**Réservations groupes
01 45 13 19 15
maccreteil@maccreteil.com**

2 modules :

Module #1 7 avril ->13 mai Maison des Arts Créteil

Module #2 14 ->30 avril Galerie Plateforme - Paris

L'exposition *Space Oddity* regroupe une douzaine d'artistes photographes et plasticiens naviguant aux frontières de leurs médiums sur les représentations fantasmagoriques, abstraites ou allégoriques du futur et de l'espace.

Le projet regroupe deux modules distincts et complémentaires, dont un photographique à la Maison des Arts de Créteil, et un second plastique à la galerie Plateforme à Paris, dans le cadre du mois photographique 2017 organisé par la Maison Européenne de la Photographie.

Empruntant au mythique film de Stanley Kubrick, repris musicalement par David Bowie, *Space Oddity* tente une perte de repères physiques et spatiaux par le repoussement des codes conventionnels opérés par les artistes présentés et la singularité de leurs propositions.

Ne restant pas figées dans une plasticité convenue des représentations de l'espace, de l'univers et de la science-fiction, les oeuvres évoquent l'utopie, le fantôme, mais aussi l'illusion et le questionnement du soi, dans une époque où l'immensité mouvante et incontrôlable de l'espace est une valeur acquise. Epoque où la théorie de l'instant originel de l'Univers elle-même, et avec ça la relativité générale d'Einstein pourrait potentiellement être remplacée par un phénomène cyclique, constitué par une phase d'expansion de l'Univers, et une phase de contraction qui la précède et la suit.

A l'heure donc où nous parlons matière noire, antimatière, contraction, rayonnement cosmologique, et quantique, *Space Oddity* définit un instant T poétique, singulier et métaphysique sur notre rapport à l'espace et la manière dont il influe sur nos espérances dans une période résolument consumériste.

MOIS
DE LA
PHOTO

GRAND
PARIS

MAISON EUROPÉENNE DE
LA PHOTOGRAPHIE
VILLE DE PARIS

mac
CRETEIL MAISON DES ARTS
maccreteil.com / 01 45 13 19 19



gr

Avec humour proche de l'infini.

Après deux décennies de fascination pour une stricte objectivité sur le monde, les photographes semblent avoir envie de rêver à nouveau.

Si la photographie a toujours accompagné la conquête de l'espace, son imperfection lors des premiers vols laissait chacun sur sa faim de détails tout en étant suspendu à la fascination de l'exploit.

Aujourd'hui les prouesses techniques sont beaucoup plus élaborées, les robots et autres vaisseaux incroyablement sophistiqués, mais c'est avec humour et poésie que les artistes et les photographes ont choisi de les traiter, tant il est difficile de croire à leur réalité.

On imagine de la part des scientifiques une envie de partager leurs outils extraordinairement complexes qui semblent prolonger des passions de jeunesse autant qu'ils ouvrent l'immensité de la création.

Les travaux réunis à l'occasion de cette exposition sont sur le fil de l'ambiguïté. Lesquels de ces personnages ne sont pas des jouets, aucun sans doute, lesquels de ces paysages ne sont pas des maquettes, pas plus.

Si l'on s'interroge sur la finalité de certaines situations, certains robots, certaines observations, il n'est qu'une réponse : la mise en scène de ces machines par des artistes sert à nous faire rêver, à nous rappeler que l'on peut se dépasser, à nous montrer qu'il n'y a pas que la guerre qui fait progresser les techniques, mais aussi la conquête de l'infini.

Ils sont loin les dessins irréels du Petit Prince de Saint Exupéry. La poésie et la réjouissante jubilation de la science, mise en valeur par des artistes de talent, constituent la matière d'une exposition exceptionnellement optimiste.

François Hébel - Directeur artistique

Mois de la Photo du Grand Paris 2017

Des artistes à la conquête de l'espace

Que ce soit Blaise Pascal qui écrit au XVII^e siècle : « Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout » ou Neil Armstrong qui déclare le 21 juillet 1969 en foulant le sol de la Lune : « Un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité », quand il est question d'univers, nos repères spatio-temporels ne sont plus les mêmes et les échelles changent. D'un seul coup, l'homme s'efface au profit de l'humanité, les kilomètres deviennent des années-lumière et les voyages des odyssées.

Au-dessus de nos têtes : le ciel, les étoiles, les planètes, l'espace, l'infini... autant dire l'inconnu.

Et comme tout ce qui est inexplorable et intouchable demeure mystérieux, les hommes se sont emparés de ce territoire particulier qu'est l'univers par le biais de l'observation, de la pensée ou du spirituel, dans d'incessants allers et retours entre réalité, imaginaire et fiction.

Cet attrait irrésistible qui s'exerce sur la plupart d'entre nous prend une envergure plus grande encore lorsque les artistes en font l'objet de leur travail. C'est cette fascination qui est à l'origine de *Space Oddity*, deux expositions conçues par François Ronsiaux qui empruntent leur nom à la chanson de David Bowie sortie quelques mois après que le premier homme ait marché sur la Lune. Si elles sont articulées en deux modules distincts, avec d'un côté des photographes et de l'autre des artistes plasticiens, cet ouvrage, lui, est une invitation à dépasser les frontières. Non seulement celles qui délimitent souvent les catégories - photographie, installation et vidéo, etc. - mais également celles qui séparent ordinairement le scientifique et l'imaginaire, le documentaire et le fictionnel.

Bienvenue dans *Space Oddity* qui, telle une encyclopédie moderne, est une invitation à la contemplation, à la réflexion et au rêve.

Sophie Bernard

Thierry Cohen

Villes éteintes

Villes éteintes ou la tension réveillée

Le travail de Thierry Cohen est d'emblée poétique. Pourtant, derrière cette délicate rêverie des sentiments se cache une terrible démonstration : ce n'est pas la nuit qui fait obstacle, c'est la ville elle-même. Villes éteintes, titre complexe qui pointe l'impossibilité d'éteindre complètement les villes. Pas assez éteintes, donc, trop lumineuses et fières de l'être, trop peuplées et galopantes, trop productives et... trop tout, à vrai dire.

Titre farceur, aussi : si les villes sont mal éteintes, les ciels, eux, le sont bel et bien. Impossible d'observer les constellations depuis nos agglomérations polluées : les étoiles, pourtant présentes, sont invisibles. La lumière émise n'est plus perceptible. Le contact avec le cosmos est rompu. Pendant des millénaires, soleil et étoiles ont guidé les hommes en quête d'orientation. Qui sait trouver le nord en ville sans boussole téléphonique ? Qui parvient encore à déchiffrer un ciel étoilé que nous avons désappris à lire ?

Paradoxe d'un monde occupé à lire les villes et néanmoins incapable d'observer le ciel. On pourrait ici tenter une lecture politique de ce travail : tandis que chaque mégapole revendique son portrait, sa personnalité, son marketing ombilical, les hommes perdent tous, collectivement, ce bien commun qu'est le ciel étoilé. Certes, on ne voit pas les mêmes constellations depuis les hémisphères nord et sud (celui-ci étant d'ailleurs plutôt plus riche que celui-là sous l'angle de la luminosité stellaire !). Mais il n'y a pas de frontière en la matière, et les étoiles circulent, libres à leur façon. À l'heure des revendications exacerbées, l'espace céleste reste l'un des derniers biens communs qui résistent aux nations, aux régulations migratoires et aux peurs si fortes dans les villes.

Villes éteintes, titre complexe car, en réalité, pour construire ces poèmes visuels, Thierry Cohen photographie... de jour. Filtrées, ré-agencées, ces villes sont en effet éteintes parce que diurnes, saisies lorsque les lampions sont éteints. Les ciels, eux, sont rapportés d'ailleurs. Magnifiquement lumineux, ils ont été capturés en pleine nuit depuis des déserts ou des zones peu habitées correspondant exactement à la latitude de la ville concernée. L'artiste a jeté son filet et rapporté des constellations. Un long travail de patience lui permet ensuite de recomposer en atelier le puzzle de la ville et de son ciel. Chaque nuance de gris, chaque reflet est alors décidé, davantage inventé que restitué. Artifice ? Oui, le même que depuis les débuts de la photo, jouant avec la matière et la lumière pour découvrir la ville.

Étrange travail sur des mégapoles incontrôlables qui tracent la route des cités du futur. Ici se combinent bien des fils : poésie lyrique appuyée sur une impressionnante documentation ; invention d'une vue imaginaire ; fiction d'un possible devenu invisible ; portrait de ville fait d'images multiples ; grands formats qui englobent mégapole et cosmos pour mieux les rassembler.

Le célèbre dicton médiéval « l'air de la ville rend libre », tout d'une pièce joyeuse, cède ici la place à un constat trouble : la ville empêche et facilite tout à la fois, elle dégoûte et fascine. Tout le mérite de Thierry Cohen est de réveiller en nous cette complexité née d'une mystérieuse et contradictoire tension.

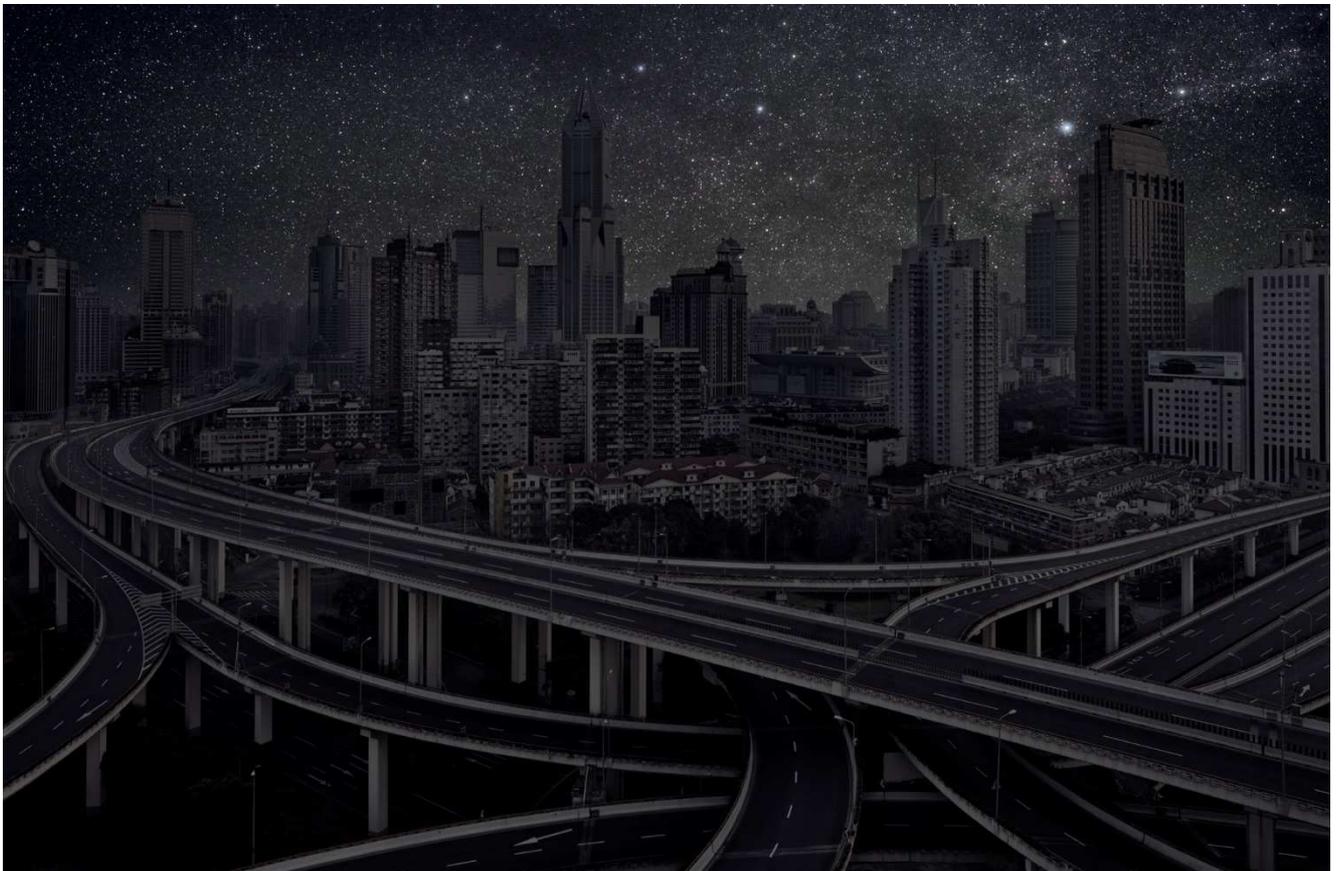
Villissima, Editions Parenthèses.

Guillaume Monsaingeon, 2015

<https://thierrycohen.com>



© Thierry Cohen, « Paris 48° 51' 52" N 2021-07-14 UTC 22:18" - Courtesy Esther Woerdehoff Gallery, Paris et l'artiste



© Thierry Cohen, « Shanghai 31° 13' 22" N 2012-03-17 LST 14:47" - Courtesy Esther Woerdehoff Gallery, Paris et l'artiste

Cédric Delsaux

Dark Lens

Depuis la première révolution industrielle, au 19^e siècle, le développement de la technologie « soumise aux impératifs du calcul marchand » a entraîné un rapport de plus en plus astreignant au temps, ce qui nous conduit bien souvent à penser, bien qu'il soit impropre de le formuler ainsi, que le temps « s'accélère ». Comme le souligne l'essayiste américain Jeremy Rifkin — spécialiste de prospective économique et scientifique — au cours de notre histoire, « la densification de nos échanges nous a conduit à organiser notre temps en plus petits segments : d'abord en heure à la fin du Moyen Age puis, au début de l'ère moderne, en minutes et en secondes ».

Aujourd'hui, avec la troisième révolution industrielle, celle des technologies de l'information et de la communication, « on crée de nouvelles valeurs temporelles : la nanoseconde et la pico seconde ». Organisant désormais notre temps à la vitesse de la lumière, avec des unités temporelles qui sont bien en deçà de notre seuil de perception, nous sommes contraints de « dissocier l'expérience humaine de la vitesse de communication à laquelle les informations peuvent être transmises. Ce qui est très aliénant ». Nous mettons en place, dans notre réalité objective comme dans notre imaginaire collectif contemporain, les conditions de notre total assujettissement à la machine.

Il semble donc que ce soit pour conjurer cet asservissement par la vitesse et la technologie que Cédric Delsaux nous invite à faire un pas de côté, dans un futur antérieur ou un présent contrefactuel qui a tout simplement rayé l'humanité de la carte.

Dans la série « Dark Lens », à la fois familiers et troublants, plantés dans le décor de notre contemporanéité, les personnages de la saga Star Wars sont socialisés dans la banalité de notre quotidien hyper urbanisé ou dans l'environnement glauque de zones

4post-industrielles en déshérence. Ils perdent de leur aura mais acquièrent une inquiétante étrangeté, semblant tourner à vide avec une violence sans destination. Si Star Wars est la fresque flamboyante d'une démocratie intergalactique qui a mal tourné, « Dark Lens » opère quant à elle un glissement contextuel qui sonne comme un avertissement. Le jeu de miroir de ce pouvoir technologique dictatorial déjà obsolète est saisissant et nous fait entrevoir un devenir fictionnel mais néanmoins possible sous la forme d'une archéologie du pire. À mi-chemin entre la mémoire cinématographique, la stase de l'image photographique et les projections dystopiques qu'impriment le développement des mégalofoles sur nos esprits synchronisés par la globalisation, « Dark Lens » met en scène un miroitement de temporalités multiples orchestré par l'ancrage du temps présent de notre regard.

Contempler ces images fixes suppose de prendre son temps ; ce temps à échelle humaine, condition de notre interprétation du monde.

Jean-Luc Soret, Commissaire d'exposition à la MEP

<http://www.cedricdelsaux.com>



Droids at Sunset. Marseille, 2015



Droids Army. Dubai, 2010

Vincent Fournier

Space Project

Il s'agit d'un travail débuté en 2007 qui montre un inventaire subjectif des lieux les plus représentatifs de l'aventure spatiale : le centre d'entraînement des cosmonautes de la Cité des Etoiles en Russie, les centres de lancement Cap Canaveral aux Etats Unis, Baikonur au Kazakhstan et Ariane Espace en Guyane, les observatoires d'étoiles dans le désert de l'Atacama au Chili, au Nouveau Mexique ou encore dans le Nevada, la base de simulation martienne dans le désert rouge de l'Utah... J'ai ainsi décliné et mis en scène toute une série de situations sur le thème de l'exploration spatiale.

Comme toujours dans mes recherches sur la science et la technologie, c'est la part de rêve qui m'intéresse. L'espace est un miroir de différentes croyances, utopies, craintes, espoirs... Mes images se nourrissent de ces lieux impossibles qui imaginent l'extrême et l'imprévisible comme autant de nouveaux points de départ. Chaque découverte scientifique oblige à repenser le monde. Quand l'homme est allé sur la lune en 1969 c'est le rêve collectif d'une partie de l'humanité qui a pris forme. La Terre vue cette fois depuis la Lune est une image que nous n'avions jamais vue. C'est une véritable rupture de point de vue qui a définitivement modifié la conscience que nous avons de notre planète. En prenant conscience de sa fragilité dans l'espace infini, nous avons alors peut-être mieux perçu les enjeux qu'il y avait à la préserver.

Rêve collectif et désir personnel, les images de «Space Project» sont chargées d'Histoire qui fait resurgir en nous les souvenirs nostalgiques du futur de cette époque.

<http://www.vincentfournier.co.uk>



Ergol#3, S1B clean room, Arianespace, Guiana Space Center, Kourou, French Guiana, 2011



Vincent Fournier - Space Helmet, extravehiculas visor assembly, Nasa, 2011

Marina Gadonneix

Phénomènes

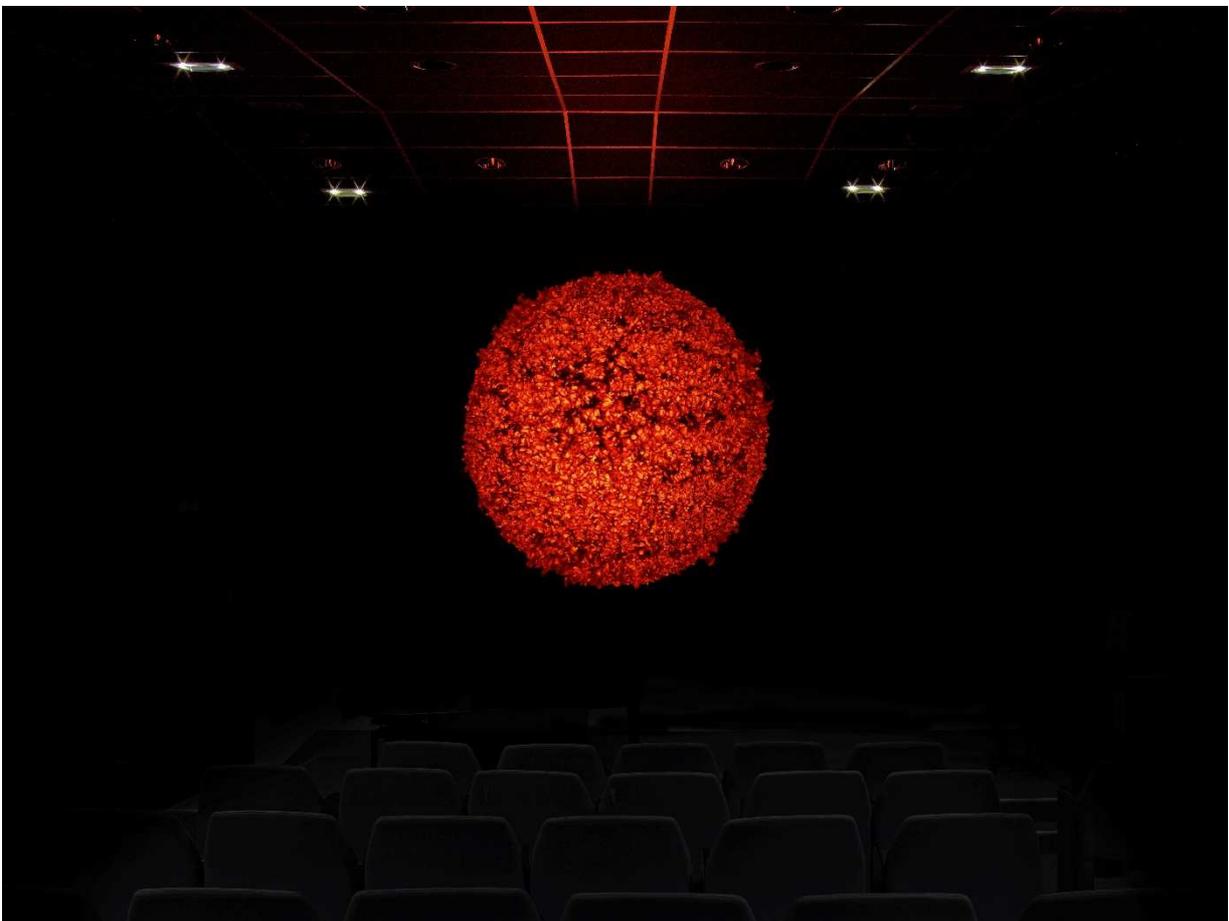
C'est au départ la découverte d'une image du scientifique Kristian Birkeland, reproduisant une aurore boréale dans son laboratoire entre 1896 et 1917, qui a motivé mon projet. La machine, appelée Terrela mais aussi little earth fut construite pour comprendre les mécanismes des aurores polaires. Cette image m'a conduit à interroger les modes de fabrication de phénomènes à la fois scientifiques et énigmatiques dans le cadre de laboratoires, ainsi qu'à en questionner la mécanique. Le projet s'intéresse aux tentatives de compréhension du monde comme à l'exercice de sa connaissance.

Phénomènes étudie la question des dispositifs de fabrication d'expériences scientifiques, constructions nous donnant à connaître le monde, de la plus petite à la plus grande échelle. Ainsi, il existe derrière chaque machine une représentation du réel qui interroge à la fois la nature profonde des choses et notre capacité à l'appréhender.

<http://marinagadonneix.com>



PHÉNOMÈNES - Untitled (Mars yard)



PHÉNOMÈNES - Untitled (Supernova)

Noémie Goudal

Southern Light Stations

Noémie Goudal crée des sculptures photographiques ambiguës, fabriquées de toutes pièces. Elle installe ces édifices, souvent faits de papier, dans des paysages naturels, recréant ainsi de nouvelles perspectives. Ces éléments architecturaux (escaliers, dômes, tours...) ou cosmiques (ellipses...), sont placés dans des océans vierges ou des étendues désertes. En s'attardant sur ces formes, le regard descende aisément la trace d'artifices (plis, imperfections, cordes, câbles,...) caractéristiques d'objets en deux dimensions conçus pour l'unique finalité de la photographie.

Dans *In Search of the First Line*, c'est la contradiction temporelle qui est à l'œuvre : l'architecture d'édifices anciens se mêle aux enchevêtrements de béton des ruines industrielles. Dans *Observatoires*, des bâtiments, usines ou entrepôts, photographiés en Allemagne, en France et au Royaume-Uni, semblent flotter dans un espace indéterminé, non sans évoquer les architectures cosmiques indiennes érigées à Delhi ou Jaipur au XVIIIe siècle.

Dans *Southern Light Stations*, Noémie Goudal explore l'espace céleste, longtemps considéré à la fois comme le miroir des dérèglements terrestres et la manifestation du sacré. De l'Antiquité au Moyen Age, on y observe un emboîtement de sphères tournoyantes, un soleil de cristal éclairé par une grande torche ou de fulgurantes apparitions de boules de feu. La Terre est souvent décrite comme reposant sur l'eau, et le ciel, comme une voûte posée au-dessus d'elle, la limitant de toute part.

L'œuvre de Noémie Goudal se nourrit du regard interrogateur de l'homme sur l'univers, espace de re-création où l'imaginaire s'étend à l'infini, comme un cinquième corps fait d'éther (ou cinquième élément). À la fois images et objets, les installations de Noémie Goudal se jouent de ces spéculations. Brouillant à dessein nos repères, elles oscillent entre hallucination et fait, miroirs de nos vies modernes où s'exercent simultanément d'insaisissables et contradictoires régimes de vérité.

<http://noemiegoudal.com>



Noémie Goudal, *Station V*, tirage C-Print, 168 x 214 cm, 2015 - Courtesy Edel Assanti/Galerie Les Filles du Calvaire



Noémie Goudal, *Station VI*, tirage C-Print, 168 x 214 cm, 2015 - Courtesy Edel Assanti/Galerie Les Filles du Calvaire

Faux semblants

Les mythes urbains et technologiques qui conditionnent nos sociétés depuis l'âge de la révolution industrielle constituent la matière première du travail de Nicolas Moulin. Celui-ci consacre une grande partie de son activité aux pérégrinations urbaines et péri-urbaines. Le processus d'élaboration de ses travaux procède d'une pratique active et d'une observation critique de ce paysage et de ses symptômes. Des territoires propices à générer des anachronies fascinantes, et des spirales historiques étranges. L'œuvre de Nicolas convoque les référents historiques de ces paysages et les mixe avec des éléments que l'on désigne génériquement comme de « science-fiction ».

Un grand nombre de ses œuvres pourraient potentiellement constituer une sorte de « réponse » à notre monde contemporain, où se côtoient dans un équilibre dont il a le secret, sarcasme et romantisme, ou bien encore fascination et effroi. Notre âge orphelin de lendemains meilleurs semble s'être perdu la nuit dans un bois où restent invisibles les éléments qui le rendent anxieux. Cette dystrophie établie se retrouve dans l'ensemble de son œuvre où la science-fiction qu'il revendique comme la culture de sa génération n'évoque pas un futurisme féérique mais « un présent achronique composé de souvenirs rétroactifs qui générant à travers l'espoir ou la peur la notion de « demain ». La composition de ses paysages à la chronologie déboussolée, fait appel à une vision du futur où le spectateur se retrouve confronté à un « déjà vu » qu'il n'a jamais vu, fonctionnant comme une réalité belle et bien existante, à l'image des « souvenirs implantés » des répliquant de BladeRunner ou de la phrase de JG Ballard : « Le rôle de l'artiste n'est plus tant de produire des fictions dans un monde qui en est saturé, mais bien d'inventer des réalités ».

Certaines de ses pièces que je nommerais « para-photographiques » utilisent la notion de « faux semblants ». Elles effacent soigneusement le processus avec lequel elles sont produites, laissant de côté l'idée d'une image photo qui retranscrit ou pour mettre en avant l'idée qu'elle est tout simplement.

C'est le cas de « VIDERPARIS » (2001), de NOVOMOND (2000), PANCLIMNORM (2006) et plus récemment BLANKLUMDERMILQ (2009) et WENLUDERWIND (2009). Paysages de « vestiges » futuristes, ou de « fausses archives » en noir et blanc, destinés selon lui à révéler un imaginaire contemporain, où après le « future is now », le « toomuch future », et le « No future » règne le « No Present ».

Il n'est pas difficile alors de comprendre que les influences de Nicolas soient éclectiques et que son travail se garde bien de s'inscrire dans une tendance artistique nommable. Enfant tour à tour des projets des radicaux italiens, De Gordon Matta-Clark, du romantisme allemand, du Constructivisme russe et des minimalistes des années 60, il aime tisser des liens improbables entre divers mouvements et époques semblant antinomiques. Cela peut l'amener à évoquer ironiquement les projets de Superstudio comme des « Sol LeWitt géants traversant des peintures romantiques allemandes ».

Il décrit sa position vis à vis de l'art contemporain comme un véhicule orbitant sur l'autoroute périphérique d'une grande ville ; à l'orée et toujours en quête de zones intermédiaires, de « no man's land » ou la hiérarchie entre les discipline, par exemple, l'art et l'architecture ou bien encore la musique – puis qu'il vient de fonder un label nommé GRAUTAG – se confondent dans cette même logique de « faux semblants » et d'éléments complémentaires.

Ainsi, dans ses installations, où se côtoient images, volumes, vidéo et son, la notion de véracité ne constitue plus le pendant indispensable de la réalité, et laisse la place à une « potentialité ». Ces images retouchées, ces volumes faisant le grand écart entre maquette et sculpture GOLDBARRGOROD (2007) ou INTERLICHTENSTADT (2009) dont l'échelle non établie, nous amènent droit vers l'« Automonument » évoqué dans New York Délire de RhemKoolhaas : « Passé un certain volume critique, toute structure devient un monument, ou du moins, suscite cette attente par sa seule taille, même si la somme des activités particulières qu'elle abrite ne mérite pas une expression monumentale. Cette catégorie de monuments représente une rupture radicale et moralement traumatisante face aux conventions du symbolisme ; sa manifestation physique n'est ni l'expression d'un idéal abstrait ou d'une institution d'une importance exceptionnelle, ni l'articulation lisible d'une hiérarchie sociale dans un espace tridimensionnel, ni un mémorial; il se contente d'être « lui-même » et, du seul fait de son volume ne peut éviter de devenir un symbole, vide et ouvert à toute signification, comme un panneau est libre pour l'affichage (...) » C'est de cela dont il s'agirait dans l'omniprésence de ces édifices inquiétants peuplant l'œuvre de Nicolas Moulin. Non pas l'architecture que nous habitons, mais celle qui nous habite. G.B



WENLUDERWIND 07



WENLUDERWIND 09

Corridor

Corridor est un triptyque photographique, avec en arrière-plan, une accumulation de prises de vues du télescope Hubble recomposées par couches successives.

Le personnage central, en clair-obscur et aux yeux masqués, suspendu entre rêve et réalité, flotte dans l'espace dans une sorte d'extase.

Victime de la frénésie de la migration pendulaire, et de la pesanteur de la culture corporate, l'individu, archétype du Salaryman des années pré-crise, se voit libéré de son carcan sociétal et de ses attaches métaphysiques.

Il redécouvre en quelque sorte son existence post-natale aveugle et impondérable tel l'univers qui l'entoure.

Projet « 28ème parallèle »

(Guerrero negro / Guerre de l'ombre – Mexique) 2006/2012

Le projet *28ème parallèle* est une recherche photographique et plastique sur les différentes expressions des théories du complot.

Une exploration fictionnelle des frontières de la réalité en tant qu'information falsifiée par une société surmédiatisée.

L'image contemporaine multisupport produite par l'ingéniering de la propagande définit ce qui est juste au-dessus de toute recherche intellectuelle ou instinctive.

Dans le 28ème parallèle, 5 énarques au-dessus des lois et des frontières géopolitiques contrôlent la planète en utilisant le panel de médias modernes et la sublimation d'images.

Ces 5 personnes identiques d'apparence dénommées « sources » influencent et orientent les choix politiques, définissent les règles globales internationales à appliquer et influent sur la vie de tous les individus.

Un nouvel ordre politicospirituel appelé « les guides » se crée constitué d'électrons dans le but d'une réappropriation de la planète par ses habitants.

Dans une représentation symbolique et fantasmagorique, ces guides à l'allure fantomatique étudient les failles du système et pénètrent par leur précepte de fonctionnement et de pensée autonome le réseau de propagande international.

Leur route les mène inévitablement vers les 5 sources.

Par cette allégorie et cette fiction, le 28ème parallèle approche les systèmes modernes de manipulation des populations, dans la lignée des œuvres de science-fiction de Philip K. Dick à George Orwell, dans une réalité bien ancrée et non loin de la philosophie de notre époque contemporaine.

<http://www.francoisronsiaux.com/>



Corridor



28^{ème} parallèle

MOIS
DE LA
PHOTO

GRAND
PARIS

SPACE ODDITY



MODULE #2

PHOTOGRAPHIES **CECILE BEAU • FELICIE D'ESTIENNE
D'ORVES • JOANIE LEMERCIER • THOMAS
LASBOUYGUES & GUILLAUME BARTH (PROJET ELINA)**

COMMISSARIAT **FRANCOIS RONSAUX**

14 -> 30 AVRIL 2017

VERNISSAGE VENDREDI 14 AVRIL 18:00

arte
ACTIONS CULTURELLES

PARIS**art**



PLATEFORME

Entrée libre
du mercredi au dimanche
14h30 à 19h30

Galerie Plateforme

73 rue des Haies

75020 Paris

tél. +33 9 54 92 23 35

info@plateforme-paris.com

Service de presse

presse@oddiy.space

06 15 10 00 46

www.spaceoddiy.com

Cécile Beau

Sol

Des vues de la surface d'une planète lointaine. Sol suggère des empreintes, des fragments de matière minérale sombre. Les détails de la texture presque ton sur ton confondent l'œil qui peine à identifier la nature de l'objet, entre vue cartographique et prélèvements d'un sol fossilisé.

Cécile Beau s'intéresse aux phénomènes trop lents ou trop discrets pour l'échelle de temps humaine. Au travers de sculptures ou d'installations sonores et lumineuses, elle construit une œuvre minimale et sensorielle qui se saisit de la nature comme objet d'étude et de contemplation.

L'artiste fait intervenir végétaux et minéraux, qu'elle mêle à toute une machinerie illusionniste pour recréer des phénomènes physiques spécifiques, d'étranges hybrides. Ceux-ci se voient « activés » dans des écosystèmes complexes prenant la forme de paysages souvent austères et énigmatiques.

Née en 1978, elle vit et travaille à Paris. Diplômée de l'École Supérieure des Beaux-Arts de Tarbes en 2001, et de Marseille en 2003, elle fait partie de la promotion 2006 – 2008 du Fresnoy, studio national des arts contemporains de Tourcoing. Lauréate 2011 du Prix Découverte des Amis du Palais de Tokyo, Cécile Beau a fait plusieurs expositions personnelles ainsi que collectives et a participé à des nombreuses résidences d'artiste en France et à l'étranger. Une de ses pièces a été acquise par le frac centre et elle réalise actuellement une commande publique avec Nicolas Montgermont pour Bordeaux Métropole sur la station de tramway de Blanquefort.

www.cecilebeau.com



Figure 2 Impression numérique sur béton, 100x160 cm, 2013

Félicie d'Estienne d'Orves

Étalon lumière

La série Étalon lumière réintroduit l'idée de temps cosmique relatif aux rythmes naturels comme système de référence. Chaque étalon correspond à un objet du système solaire et suit le temps que la lumière met à parvenir à la Terre pour chacun d'eux. Soit ~ 8 minutes pour le Soleil, 2 à 15 minutes pour Vénus, 3 à 22 minutes pour Mars, 4 heures à 4 heures 30 pour Neptune... Dans l'entropie de l'espace, les étalons témoignent de notre appartenance à un système planétaire (patrimoine commun à tous les humains) et du lien physiologique que les espèces entretiennent avec la lumière.

L'amplitude variable de cet étalon lumière suit la distance en temps réel qui nous sépare de Mars, soit 3 à 22 minutes. Mise à l'échelle d'un étalon d'1M, la lumière de la sculpture reproduit ce mouvement et évolue suivant les années de 3 à 22 minutes. Programmées jusqu'en l'an 3000, les oscillations continues de l'étalon MARS (de 3 à 22 min), semble s'affranchir d'un temps métrique et fragmenté, substituant à une pensée de l'instantanéité une perception à long terme.

<http://www.feliciestiedenorves.com>



Figure 1 MARS (3 à 22 min) Série Étalon lumière, 2016 - 106 x 4 x 2,5 cm - Acier, LED, programme.

Joanie Lemerrier Star Chart

Cette nouvelle pièce a été développée en août 2016 lors d'une résidence à Kanazawa au Japon. Elle tire son inspiration d'anciennes cartographies japonaises du cosmos.

Des motifs émergent entre les étoiles proposant un nouvel arrangement imaginaire de constellations.

Biographie

Dans son travail, Joanie Lemerrier joue avec la perception visuelle du spectateur: ses projections de lumière bouleversent l'espace et perturbent nos sens.

Initié très jeune à la création sur ordinateur par sa mère, il développe un goût pour les structures physiques : géométrie, motifs et formes minimalistes. Son travail joue avec ces structures concrètes, impliquant la physique comme la philosophie. Il expérimente avec la lumière et ses capacités à manipuler notre perception de la réalité

C'est en 2006 que naissent ses premières expérimentations avec des vidéoprojecteurs et c'est en 2008 qu'il co-fonde le label visuel AntiVJ avec Yannick Jacquet, Romain Tardy et Olivier Ratsi.

Ensemble, ils collaborent à la création d'installations pour de nombreux festivals, développent des projets spécifiques aux côtés d'artistes sonores comme *Flying Lotus* ou encore *Adrian Utley* de Portishead, ainsi que de nombreux mapping architecturaux de par le monde.

Dès 2010, Joanie Lemerrier s'intéresse à la conception d'installations et d'oeuvres spécifiquement destinées aux galeries. Il expose alors au China Museum of Digital Art de Pékin, à Art Basel Miami ou encore au festival du film de Sundance en 2013.

À ce jour, il a participé à près d'une quinzaine d'expositions et foires d'art contemporain, collectives ou bien monographiques.

À la tête de son propre studio depuis 2013, il est représenté par plusieurs galeries dans le monde et continue à se consacrer à de nouvelles réalisations utilisant la projection de la lumière dans l'espace.

<http://joanielemerrier.com>



Star Chart 2016 / modified screen / UV print on screen - 40 x 40 cm / edition 1/6

Thomas Lasbouygues & Guillaume Barth

Projet Elina

Dans l'idée d'exploration, il y a la notion d'inconnu. C'est ce paramètre aléatoire qui donne à une découverte son degré d'importance. Le *Projet Elina*, mis en œuvre en 2013-2015 par Thomas Lasbouygues et Guillaume Barth, convoque les principes de la recherche, de la fiction et du jeu. Les deux acolytes découvrent le désert de sel d'Uyuni en Bolivie et décident de s'aventurer dans la réalisation d'une nouvelle planète nommée Elina. Ils se mettent en scène en explorateurs avertis jouant sur l'ambiguïté entre la réalité et la fiction. Ils se réapproprient des notions d'architecture, d'optique, de physique, d'astronomie, utilisent la technologie spatiale, créent un dispositif de transmission en direct pour mieux révéler l'expérience inhérente à cette aventure aussi captivante qu'hallucinée.

Le projet-Elina 2013-2015 est une collaboration entre les artistes Thomas Lasbouygues et Guillaume Barth.

Il a été soutenu par l'Institut Français de Paris, la région Alsace, la ville de Strasbourg, le Centre Européen d'Actions Artistique Contemporaines (CEAAC) le SHADOK, fabrique du numérique de Strasbourg, l'alliance française et l'ambassade de France en Bolivie. François Klein : Photographe a été invité pour effectuer le travail documentaire du projet- Elina

www.projet-elina.com



Elina, 2015, sculpture en sel, eau, 300 cm de diamètre, projet Elina 2013-2015, Bolivie - Photo © Guillaume Barth